

Relecture du réel, transmission d'un legs : François Bon et Leslie Kaplan entre mémoire et histoire

*Rereading the Real, Transmitting a Legacy:
François Bon and Leslie Kaplan Between Memory and History*

Ana M. Alves

CITeD, Instituto Politécnico de Bragança, Portugal
CLLC, Université d'Aveiro, Portugal

 <https://orcid.org/0000-0001-7762-2092>
amalves@ipb.pt

Résumé : La publication en 1982 de *Sortie d'usine* de François Bon et de *L'Excès-l'usine* de Leslie Kaplan marque un tournant important dans la littérature française contemporaine, en introduisant un retour au récit fondé sur une écriture critique prenant la forme de socio-fictions. Ces œuvres permettent aux écrivains de focaliser leur attention sur les fractures du monde sans pour autant inciter le lecteur à participer à un combat revendicatif. L'analyse explore comment ces récits participent à la relecture du réel et à la transmission d'un legs littéraire et mémoriel, en inscrivant la mémoire ouvrière dans une tension constante entre histoire et mémoire collective. Par cette démarche, Bon et Kaplan établissent une connexion singulière à un passé ouvrier qui continue d'influencer des écrivains contemporains, tels Sylvain Rossignol avec *Notre usine est un roman* (2008) et Frédéric H. Fajardie avec *Métaleurop. Paroles ouvrières* (2003).

Mots clés : histoire, mémoire, legs, monde ouvrier, écriture critique.

Abstract: The 1982 publication of François Bon's *Sortie d'usine* and Leslie Kaplan's *L'Excès-l'usine* marked a significant turning point in contemporary French literature, introducing a return to narrative based on critical writing in the form of socio-fiction. These works enable writers to focus their attention on the fractures in the modern world, without inciting the reader to take part in a protest struggle. This analysis explores how these narratives participate in the rereading of reality and the transmission of a literary and memorial legacy, inscribing working-class memory in a constant tension between history and collective memory. With this approach, Bon and Kaplan establish a singular connection to a working-class past that continues to influence contemporary writers, such as Sylvain Rossignol with *Notre usine est un roman* (2008) and Frédéric H. Fajardie with *Métaleurop. Paroles ouvrières* (2003).

Keywords: history, memory, legacy, working-class world, critical writing.



Received: 18.02.2025. Verified: 13.06.2025. Accepted: 15.07.2025.

© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC-BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)

Funding Information: FCT – Fondation pour la Science et la Technologie (UID/04188/2025) and (UID/05777/2025).

Conflicts of interests: None. **Ethical Considerations:** The Authors assure of no violations of publication ethics and take full responsibility for the content of the publication. **Declaration regarding the use of GAI tools:** not used.

L'usine, la grande usine univers, celle qui respire pour vous. Il n'y a pas d'autre air que ce qu'elle pompe, rejette. On est dedans. Tout l'espace est occupé : tout est devenu déchet (Kaplan, 1982, p. 11).

1. Introduction¹

Cet extrait nous plonge d'emblée dans le monde ouvrier, à partir duquel refait surface le terme « usine » vecteur d'un retour au réel dans la littérature contemporaine. Comme l'écrit Bruno Blanckeman, l'écrivain adopte ici une posture plus humble : il cherche à « interpelle[r] ses semblables [...] sans chercher à se dédouaner lui-même – ni procureur stigmatisant la décadence de ses pairs, ni avocat plaidant la cause des opprimés » (Blanckeman, 2015, p. 168). Cette idée est également partagée par Dominique Viart, qui affirme que l'écrivain n'est plus engagé mais impliqué : « loin des tréteaux et des tribunes, l'écrivain est désormais un homme dans la foule. Il appartient à cette communauté de l'homme quelconque que décrit Giorgio Agamben, et réagit en citoyen, par des actions ponctuelles hors de tout discours surplombant » (Viart, 2010, p. 114).

Avec *L'excès l'usine* de Leslie Kaplan et *Sortie d'usine* de François Bon, s'affirme une écriture critique qui s'inscrit dans un renouveau littéraire autour de la représentation du travail. Ces auteurs, que l'on peut qualifier de pionniers, s'attachent à « dire le travail » (Bikialo, Engelibert, 2012), et rendent compte des « récentes mutations linguistiques, managériales, structurelles et idéologiques des grandes entreprises, pour en évaluer les enjeux socioéconomiques, éthiques, anthropologiques » (Labadie, 2016, pp. 12-13).

La parution simultanée de ces deux ouvrages en 1982 marque un moment clé où s'amorce une transformation de l'écriture du réel. Ces textes permettent aux écrivains, comme le souligne Thierry Laurent, de se concentrer sur les « fractures du monde sans pour autant mobiliser le lecteur à une lutte revendicative » (2015, p. 62). Sans verser dans le militantisme explicite, Bon et Kaplan donnent à voir les transformations du monde ouvrier dans un contexte post-soixante-huitard, en rupture avec la littérature engagée du début du XX^e siècle (Alves, 2021).

Comme le souligne Dominique Viart, ces récits « font preuve d'une conscience critique aiguë envers les événements historiques eux-mêmes ou envers l'état du monde présent. La critique porte bien à la fois sur l'objet et sur son traitement, sur la matière et sur la manière » (Viart, 2010, p. 119).

À travers l'observation du quotidien ouvrier et des dynamiques à l'œuvre dans les usines, leurs textes instaurent une forme de récit qui, sans appel idéologique, s'efforce de restituer une expérience incarnée du travail. Il ne s'agit pas de construire une littérature politique, mais bien de faire politiquement de la littérature », selon la formule de Kaplan (Hilsum, 2016 p. 228). Nous analyserons donc comment ces deux œuvres proposent une relecture du réel qui, en même temps, transmet un legs littéraire et mémoriel inscrit dans la tension entre Histoire et mémoire collective.

¹ Cette publication est financée par des fonds nationaux, par l'intermédiaire de la Fondation pour la science et la technologie, I.P., dans le cadre du projet UID/04188/2025 du CLLC de l'Université d'Aveiro et du projet UID/05777/2025 du CITEd de l'Institut Polytechnique de Bragança, Portugal.

2. François Bon et Leslie Kaplan : Témoins et voix de leur époque

Chez Kaplan et Bon, ce qui prime c'est l'observation fine et détaillée du quotidien des ouvriers, la manière dont ils évoluent dans un espace oppressant – l'usine – et les effets de cette évolution sur leur identité. Ces récits ne cherchent pas à romantiser la classe ouvrière, mais à en documenter la réalité, souvent brutale, du travail en usine. La question de « l'usine » est comme l'écrit Kaplan :

toujours liée à la fois à une recherche sur le langage, et à une recherche sur la folie. Est-ce qu'on parle, pense, écrit, comme à l'usine ou autrement ? Est-ce qu'une phrase est ouverte ou fermée ? Est-ce que nous habitons le langage en consommateur aliéné ou en homme/femme libre ? Est-ce que nous parlons entre nous comme à l'usine ? Est-ce que nous enchaînons nos phrases sans penser comme en faisant des pièces fabriquées ? Est-ce que nous fabriquons des phrases comme des produits du marché ? Est-ce que nous parlons à quelqu'un ou à personne ? (Kaplan, 2015, p. 279)

Kaplan ajoute que lorsqu'elle a décidé d'écrire à ce sujet, elle cherchait à « écrire l'usine, cet endroit. Pas les actions qui s'y étaient passées, rien d'autre que l'usine [...] C'est la découverte de ce lieu, complètement [...] déconnecté, [...] un lieu complètement suspendu, où une table est une table et n'est pas une table » (Kaplan, 2020, p. 112). Elle précise vouloir se détacher d'une écriture naturaliste :

Quand j'ai voulu écrire cette expérience, je cherchais à rendre compte de la sensation : à la fois le dehors et ce qu'on avait dans la tête, à l'opposé du naturalisme, du déterminisme, où les choses et les êtres sont soi-disant à leur place, correspondent à leur définition.

C'est seulement dans l'après-coup que j'ai perçu combien « l'usine », et le monde « sous le ciel de l'usine », remettait tout en cause, contaminait tout et, comment ne pas le reconnaître, pouvait vider l'expérience, en faire quelque chose de vide. On ôtait même leur expérience aux hommes. Prenons le mot cadence, j'y pense à cause d'un article lu récemment sur le travail dans les usines en Chine. Qu'est-ce que ça veut dire : il faut suivre la cadence. Suivre la cadence ne dit rien ou presque.

Devenir la cadence serait peut-être plus juste. On peut aussi parler des cadences infernales. À bas les cadences infernales, mot d'ordre de Mai 68. Cette question : l'aliénation de l'expérience, comment l'expérience réelle est rendue irréelle, comment le langage devient faux, mensonger, cette question appartient à tout le monde, et c'est pourquoi une vision naturaliste, où la parole est ramenée à une origine sociale, psychologique, etc., ne m'a jamais convenu (Kaplan, 2015, pp. 278-279).

Pour Kaplan, comme elle l'explique dans un entretien accordé à Mireille Hilsum, il s'agit « de faire politiquement de la littérature et non pas de la littérature politique, didactique » (Hilsum, 2016, pp. 228-229). Elle cherche ainsi à « penser un monde qui, bien sûr, [la] dépasse, et de lui répondre ». Il lui semble, en effet, « que l'exigence politique et l'exigence poétique vont ensemble » (*ibid.*, p. 237).

Pour sa part, François Bon justifie l'appellation « roman » inscrite en couverture de *Sortie d'usine* afin de préciser son intention : « J'appelle ce livre roman [afin de] tenter la restitution par l'écriture, [de] mots [qui] redisent [...] silences » (Bon, 2004, p. 42), des

mots qui traduisent également « les yeux qui vous regardent ou se détournent, le bruit de la ville tel qu'il vous parvient » (*ibid.*). Dans *Sortie d'usine*, qui évoque les ruines des aciéries de Longwy, où les postes se transmettaient de père en fils, perpétuant une tradition générationnelle, Bon met en lumière la motivation fondamentale de la condition ouvrière : « Allez quand même pas me faire dire ce que j'ai pas dit, que les gars ne seraient là que pour la croûte. Bon, sur le tas, qu'il y en ait quelques-uns qui ne voient que la retraite au bout, je veux bien, mais c'est pas l'essentiel » (Bon, 1982, p. 46).

Il montre comment l'intensité du réel y est dépeinte avec une attention particulière aux conditions de travail, aux rythmes de production, aux luttes des ouvriers, aux déformations imposées aux corps corps :

La main serrée au matin, leur main rêche plutôt que cailleuse ou sèche, raidie par l'outil, le contact froid et répété de l'acier. Ou boursoufflée du durcissement ancien d'écorchures accumulées, une main qui n'avait droit de toucher que parce qu'enveloppée comme d'un gant de ce cuir impersonnel du travail (Bon, 1982, p. 52).

Construit sur des impressions et des témoignages, ce récit évoque la désillusion face à la promesse du progrès. L'usine, symbole à la fois de l'espoir et de démoralisation, devient le théâtre d'un récit où le travail est vécu à la fois comme une aliénation et comme un lieu de résistance. Dans *Sortie d'usine*, Bon explore le « réveil » (26) d'un ouvrier contrôlé par « la pendule, l'heure, [le] regard réflexe, dressé, huilé » (7) traduisant un quotidien rythmé par une cadence mécanique, répétitive. Son style sec, dépourvu de lyrisme, préserve une distance critique qui évite l'idéalisme ou la victimisation. L'auteur plonge le lecteur dans un univers industriel désincarné, où l'ouvrier n'est qu'un rouage, et fait découvrir la dureté de son rituel quotidien jusqu'à l'usine, où « rares sont les jours qui [...] démarque[nt], de l'ordinaire » (33) tout en nous faisant entendre « le cri [...] de l'autre côté de l'allée » (29). Ce quotidien reproduit un mécanisme « enrob[é] d'ennui » (38), avec quatre semaines de travail, qui se répètent inlassablement « lundi, et puis le mercredi en voilà un bon bout de fait, jeudi ça va mieux qu'hier mais moins bien que demain jusqu'à vendredi ça ira mieux ce soir » (34). Deux événements perturbent cet ennui dévoilé : la mort d'un ouvrier exténué après avoir pris sa retraite et la préparation sonore de son « passage » (80), évoquée par « une règle du bruit » (*ibid.*) ; et l'organisation d'un « piquet de grève » (101), mis en place pour dénoncer les humiliations quotidiennes infligées par la direction, les ouvriers revendiquant leurs droits via leur syndicat. L'écriture du réel de François Bon ne présente « pas de romanesque » (Viart, 2008, p. 20), ni de simple mimétisme de la brutalité, mais impose un « rythme [qui marque] son urgence, sa mécanique à l'homme comme au texte » (*ibid.*, p. 21).

Avec Leslie Kaplan, notamment dans *L'Excès-L'Usine* (1982) « on est nourrie de vérité. Il n'y a que ça » (Kaplan, 2020, p. 18). L'auteure adopte une approche plus introspective, mettant l'accent sur l'individu face à la machine, sur le rapport à l'humain. L'usine y est décrite comme « un enfer en ce sens où elle est le lieu de dérive morale, un espace où l'individu est conduit à transgresser son système de valeurs

pour épouser les objectifs immoraux de la structure qui l'emploie » (Labadie, 2016 : 167). Contrairement à *Sortie d'usine*, aucune référence explicite au militantisme n'apparaît dans le texte de Kaplan. Tout au long de neuf chapitres, elle avance une série de réflexions sur le monde démesuré de « l'usine, la grande usine univers, celle qui respire pour vous » (Kaplan, 2020, p. 11), celle où « on vit, on meurt, à chaque instant » (*ibid.*, p. 39). Elle montre combien « de la chaîne, on voit tout » (Kaplan, 2020 : 23), précise que « les sexes sont séparés. Les hommes restent en bas » (51) et souligne que « personne ne peut savoir le malheur qu'[elle] voi[t] » (Kaplan, 2020, p. 14), autant de formulations qui traduisent l'aliénation généralisée de la vie quotidienne oppressante et déshumanisante de la vie ouvrière. La vie devient un acte purement mécanique, vidant peu à peu l'individu de sa vitalité et de sa singularité : « travaille [de] neuf heures, on fait des trous dans des pièces avec une machine. On met la pièce, on descend le levier, on sort la pièce, on remonte le levier ». (Kaplan, 2020, p. 13). Cette phrase, d'une extrême simplicité syntaxique, témoigne de la répétition mécanique du geste ouvrier, du dépouillement de la pensée réduite à l'action. L'écriture de Kaplan épouse la cadence du travail à la chaîne, fait entendre le rythme saccadé et abrutissant du quotidien de l'usine. À la tête de la chaîne : « La femme est assise. [...] Les morceaux arrivent. La femme fait ses pièces, absorbée. Corps épais, retenu. » (Kaplan, 2020, p. 26). Le corps devient bloc, résistance passive. La subjectivité s'efface dans l'enchaînement des gestes. Ce dépouillement radical du texte donne à voir une subjectivité broyée, une dépossession de soi dans le mouvement mécanique. La parole se fragmente, épouse la matérialité des objets, jusqu'à devenir une pure cadence :

Pièces, morceaux et vie, l'usine. Et brique et tuile. Et entre et sort. Et droite et gauche et brique et tuile et mou et gras et tourne et tourne et vie et vie et bois et clou et fer et fer et entre et sort et tourne et bruit. Jamais un cri. L'usine (Kaplan, 2020, p. 49).

Ce passage constitue un condensé poétique de l'aliénation : l'accumulation de substantifs, la répétition lancinante des conjonctions de coordination, l'absence de syntaxe développée, tout renforce l'image d'une chaîne interrompue, d'un monde clos où les matières et les corps s'indifférencient. L'absence de cri souligne la violence silencieuse du système. Kaplan réussit ainsi à faire entendre, dans et par l'écriture, une dépossession de soi qui touche à l'essence même de l'humain.

François Bon et Leslie Kaplan incarnent deux voix essentielles de la littérature ouvrière contemporaine. Par leurs écritures respectives, ils rendent compte des mutations sociales et identitaires provoquées par la désindustrialisation. Leur œuvre dépasse le simple témoignage pour s'affirmer comme un geste littéraire et politique, redonnant voix à ceux qu'on cherche à réduire au silence. Héritiers d'une tradition engagée, ils proposent une littérature du travail qui conjugue exigence poétique et conscience historique, ouvrant ainsi voie à une mémoire collective renouvelée et à une résistance par l'écriture. La littérature devient alors un outil de transmission, permettant de conserver les souvenirs d'une époque révolue et d'éclairer les transformations du monde contemporain.

Dans une perspective complémentaire à notre analyse, Abelhamid Nasralli, dans sa thèse de doctorat consacrée à *La question des identités ouvrières dans la littérature contemporaine du travail* (Nasralli, 2024), propose une relecture stimulante des œuvres de François Bon et de Leslie Kaplan. Il y montre comment ces écrivains, s'éloignant du réalisme traditionnel et de l'engagement militant des décennies précédentes, réinventent une écriture du travail qui reflète la fragmentation du réel et la précarité des identités sociales. Loin de se réduire à une simple dénonciation sociale ou à un témoignage, leurs textes participent à la mise en forme littéraire d'identités ouvrières constamment recomposées, tiraillées entre disparition, stigmatisation et réappropriation. Nasralli souligne l'importance du geste littéraire comme moyen de résistance poétique et politique face à la désindustrialisation et à l'effacement progressif de la mémoire ouvrière. À travers des récits discontinus, où corps, parole et espace se mettent en tension, Kaplan et Bon redonnent voix à un monde disloqué, restituant à la classe ouvrière une forme de dignité narrative dans un paysage socio-économique en mutation.

3. L'empreinte de l'héritage

Ces deux précurseurs laissent un legs important aux nouvelles générations d'écrivains, qui perpétuent cette démarche de représentation du monde ouvrier. Des auteurs comme Sylvain Rossignol avec *Notre usine est un roman* (2008) ou encore Frédéric Fajardie avec *Métaleurop. Paroles ouvrières* (2003), poursuivent cet effort de préservation de la mémoire ouvrière tout en réinterprétant cette réalité à travers leurs propres prismes. D'une part, leurs récits s'inscrivent dans une continuité littéraire, d'autre part, ils introduisent des perspectives nouvelles, en résonance avec les problématiques contemporaines liées à la mondialisation, à la précarité et à l'effacement progressif de la culture ouvrière. Force est de constater que ces fictions « témoignent en cela d'une conscience historique : ils gardent la mémoire de métiers et de mondes sociaux disparus et conjurent leur effacement de l'histoire » (Engelbert, 2012, p. 148).

Rossignol, pour qui, « le travail est depuis toujours [...] un objet fascinant » (Debout, Faure, 2009, p. 126) transforme l'usine en une métaphore vivante, où l'industrie devient un espace de fiction tout en demeurant fermement ancrée dans une réalité sociale. Il explore la vie quotidienne des ouvriers en mettant en lumière leurs luttes, espoirs et désillusions. À ce propos, il avoue :

À l'origine, le livre [...] est une commande d'une association de salariés et d'anciens salariés d'une usine pharmaceutique aujourd'hui fermée, le site de recherche pharmaceutique de Sanofi-Aventis, à Romainville, en région parisienne, et qui se sont battus pendant huit ans pour sauver leur usine. Leur objectif était avant tout de faire entendre leur point de vue, leur vérité. Ils envisageaient plutôt le livre comme une manière de dénoncer l'aberration de la fermeture de leur usine au plan de la santé publique comme au plan économique, et de dénoncer l'injustice qui leur avait été faite. Ce livre a d'emblée une portée politique en tant qu'il constitue une prise de parole sur la place publique. Je définis le politique comme « vivre ensemble » ; le travail

est donc intrinsèquement politique... Les discours politiques sur le travail aujourd'hui sont empreints d'une méconnaissance profonde de ce qu'il est véritablement (le discours visant à culpabiliser les chômeurs nous le montre bien). Il s'agissait là de faire entendre le travail en tant qu'il est d'emblée subjectif. De ce point de vue, l'art a directement vocation à porter ce discours sur la scène publique, la scène politique. J'ai pensé que la forme romanesque était la plus adaptée pour porter loin la parole des salariés, au-delà du premier cercle des personnes déjà sensibilisées à ce sujet. La forme romanesque visait à atteindre un plus large public (*ibid.*).

De son côté Fajardie, dans *Métaleurop. Paroles ouvrières*, dépeint le monde du travail, ses défis, ainsi que les relations humaines qui s'y nouent. Il donne voix à ceux que la mondialisation et les délocalisations ont marginalisés, témoignant du désastre humain et environnemental.

Sollicité par l'association *Chœurs de fondeurs*, il recueille 23 témoignages d'anciens salariés de l'usine centenaire Metaleurop Nord. Cette fonderie de zinc et de plomb, située à Noyelles-Godault et Courcelles-Lès-Lens, dans le Pas-de-Calais, a fermé ces portes le 17 janvier 2003. Ces récits, collectés par l'écrivain, « donne[nt] une forme écrite à leur mémoire » (Fajardie, 2003, p. 15) soulignant leurs luttes pour défendre leurs droits et leur dignité face à « la fermeture brutale de leur usine qui eut lieu sans plan social ni dépollution du site » (Hayem, 2014, p. 105), « sans négociation, sans préparation, du jour au lendemain, clac ! »². En effet, huit cent trente « salariés ont perdu leur emploi avant même d'être licenciés, sans préavis ni indemnités, tandis qu'aucun financement n'était prévu pour le reclassement des salariés, la dépollution et la revitalisation du site de production » (Mazade, 2013, p. 23).

Dans ce récit, Fajardie révèle les « non-dits, [de] la fragilité des choses humaines » (Fajardie, 2003, p. 135) et confie son état d'esprit à l'issue de cette expérience :

je fus précipité par les gens et les choses, je pense indispensable de vous en livrer le plus d'éléments qu'il m'est possible. J'ai vraiment fait de mon mieux. J'ai vécu des nuits fort courtes, mais je sais qu'un autre écrivain, par ses questions, sa sensibilité, son tempérament, aurait fait un tout autre livre.

Il est en effet probable que la vie va me séparer des salariés de Metaleurop. Mais, si grâce à ce livre leur attitude fait école, si la dignité est restaurée sur tous les lieux de travail, si les acquis des victoires ouvrières des temps passés sont défendus, si la lutte est enfin comprise comme constitutive de tout être conscient, je crois que ceux de Metaleurop seront partout présents, comme si nous ne les avions jamais quittés (Fajardie, 2003, pp. 135-136).

4. Conclusion

Il est indéniable que, par le biais de ces socio-fictions, les écrivains contemporains – pour reprendre les mots d'Alexandre Gefen - se « réengage[nt] [...] non du côté d'idéologies, mais du côté de l'analyse du discours, de travaux d'inventaire sociaux voire de pratiques relationnelles visant à conforter la démocratie et à produire de

² Propos recueillis lors de multiples conversations informelles avec Pierre, 60 ans, ancien ingénieur, dispensé de recherche d'emploi.

nouvelles civilités » (Gefen, 2021, p. 211). Ces récits redéfinissent la fonction de la littérature dans un contexte où la classe ouvrière est souvent reléguée à la marge. Ils montrent que la littérature contribue à la construction d'un rapport à l'histoire et à la mémoire collective.

Ces rapports s'inscrivent dans un geste de « relation » (Viart, 2007, pp. 56-57), une dynamique de restitution. Dominique Viart le souligne : « restituer, c'est reconstruire, établir la mémoire de ce qui fut et s'est oublié et déformé ; mais c'est aussi – peut-être surtout – rendre quelque chose à quelqu'un » (Viart, 2005, p. 400). Il ne s'agit plus simplement de dire l'Histoire pour elle-même, mais de la reconstituer en l'adressant à autrui : « La restitution relie le présent à son héritage mal transmis ; le témoignage destine le passé vécu aux hommes du présent » (Viart, 2007, pp. 56-57).

Ces récits s'inscrivent dès lors dans un véritable « travail de mémoire » (Ricoeur, 2000) qui permet non seulement de préserver une histoire souvent invisibilisée, mais aussi de transmettre un héritage symbolique aux générations futures. Cette littérature contemporaine « soucieuse de dire le monde [...] est consciente de son temps et de sa place dans l'histoire » (Viart, 2008, p. 31).

« Elle témoigne d'un renouveau littéraire marqué par le retour au récit, à l'expression du sujet et à la confrontation avec le réel » (Baetens & Viart, 1999, p. 3).

Plus qu'un simple geste testimonial ou archivistique, ces textes réinterrogent en profondeur la condition du monde ouvrier dans la société contemporaine. Ils incitent le lecteur à réfléchir à l'impact de la transformation industrielle sur les individus et les communautés, tout en rappelant le rôle fondamental de la littérature dans la reconnaissance de mémoires menacées d'oubli.

Bibliographie

- ALVES, A. M. (2021). *Dérives identitaires : déclinaisons de l'engagement littéraire au XXI^e siècle. La modernité un projet inachevé*. Intercâmbio, 14, pp. 106-117. <https://doi.org/10.21747/0873-366X/int14ap1>
- BAETENS, J. & VIART, D. (2010). *Eclats de réalité*. Saint-Etienne : Presses Universitaires de Saint-Etienne.
- BIKIALO, S. & ENGELIBERT, J.-P. (ed.). (2012). *Dire le travail. Fiction et témoignage depuis 1980*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- BLANCKEMAN, B. (2015). *De l'écrivain engagé à l'écrivain impliqué : figures de la responsabilité littéraire au tournant du XXI^e siècle*. In C. BRUN & A. SCHAFFNER (ed.), *Des écritures engagées aux écritures impliquées*. Dijon : EUD, coll. « Écritures », pp. 161-170.
- BON, F. (1982). *Sortie d'usine*. Paris : Editions de Minuit.
- BON, F. (2004). *Daewoo*. Paris : Fayard.
- DEBOUT, F. & FAURE, S. (2009). *Quand l'art met en scène le travail et la santé. Table ronde réunissant Klara Vidic-Stanic, Sylvain Rossignol et Jean-Michel Carré*. Mouvements, 2009/2, 58, pp. 125-130. <https://doi.org/10.3917/mouv.058.0125>

- ENGELIBERT, J.-P. (2012). Tombeaux de la classe ouvrière : Filippetti, Magloire, Sonnet. In S. BIKIALO & J.-P. ENGELIBERT (ed.), *Dire le travail. Fiction et témoignage depuis 1980*. Rennes ; Presses Universitaires de Rennes, pp. 147-159.
- FAJARDIE, F., H. (2003). *Metaleurop, paroles ouvrières*. Paris : Mille et une nuits.
- GEFFEN, A. (2021). L'Idée de littérature. De l'art pour l'art aux écritures d'intervention, Paris : Éditions Corti, coll. Les Essais.
- HAYEM, J. (2014). HAYEM, J. (2014). Chœurs de fondeurs : interpellations créatives et mises en mémoire. *Travail et emploi*, 137, pp. 105-122. <https://doi.org/10.4000/travailemploi.6245>
- HILSUM, M. (ed.). (2016). *Entretien avec Leslie Kaplan, Leslie Kaplan*. Paris : Classiques Garnier, pp. 223-238.
- KAPLAN, L. (2015). *Usine. Les temps modernes* pp. 684-685. <https://doi.org/10.3917/ltm.684.0278>
- KAPLAN, L. (2020) [1982]. *L'Excès-l'usine*. Paris : P.O.L.
- LABADIE, A. (2016). *Le Roman d'entreprise français au tournant du XXI^e siècle*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.
- LAURENT, T. J. (2015). *Le Roman français au croisement de l'engagement et du désengagement (XX^e-XXI^e siècles)*. Paris : L'Harmattan, coll. « Espaces littéraires ».
- MAZADE, O. (2013). L'affaire Metaleurop Une dénonciation impossible ? *Terrains & travaux*, 22, pp. 23-40. <https://doi.org/10.3917/tt.022.0023>
- NASRALLI, A. (2024). *La question des identités ouvrières dans la littérature contemporaine du travail. L'exemple de Leslie Kaplan et François Bon (Thèse de doctorat)*. Université Clermont Auvergne. <https://theses.hal.science/tel-04623538v1>
- RICŒUR, P. (2000). *L'Histoire, la mémoire, l'oubli*. Paris : Seuil.
- ROSSIGNOL, S. (2008). *Notre usine est un roman*. Paris : La Découverte.
- VIART, D. (1999). *Le Roman français au XX^e siècle*. Paris : Hachette.
- VIART, D. (2005). Éthique de la restitution. Les fictions critiques dans la littérature contemporaine et l'Histoire. In Y. BAUDELLE, A. BEAGUE & M.-M. CASTELLANI (ed.), *Roman, histoire, société. Mélanges offerts à Bernard Alluin*. Lille : Presses Universitaires du Septentrion, pp. 391-401.
- VIART, D. (2007). Témoignage et restitution. Le traitement de l'Histoire dans la Littérature contemporaine. In G. RUBINO (éd.), *Présences du passé dans le roman français contemporain*, Roma : Bulzoni, pp. 43-64.
- VIART, D. (2008). *François Bon, étude de l'œuvre*. Paris : Bordas, Collection « Écrivains au présent ».
- VIART, D. (2010). *La littérature contemporaine et la question du politique. Le roman français de l'extrême contemporain. Écritures, engagements, énonciations*. Paris : Éditions Nota Bene, pp. 105-121.
- VIART, D. & VERCIER, B. (2006). *La Littérature française au présent*. Paris : Bordas.